

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 3

Artikel: La "romande" de Bâle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205673>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« blanches » (les *valeurs*, comme on dit en art) seraient parfaitement observées. Plus tard, quand c'est l'hiver décidément, il faut voir, au premier matin, la lueur rose qui affleure et caresse l'épaule blanche, l'épaule immaculée de la colline dite de Bel-Flory — réponse faite par l'Occident à la grande nouvelle que le soleil s'est levé pour nous ou pour d'autres... Nouvelle féerie quand, dans l'atmosphère mate du brouillard, émergeant de ce brouillard mystérieux lui-même, les forêts de Chavannes et de Challes apparaissent, étrangement fleuries par le givre; pâles et mystiques vergers blancs de décembre qui n'attendent qu'un signal du soleil invisible pour resplendir et diamantier toute la vallée !

Alors quoi ? Si vraiment chaque mois à Moudou, et chaque moment du mois revêt sa beauté, plus ou moins apparente ou plus ou moins intime, — le sort en est jeté : restez avec nous !

Le cadeau du pasteur. — Une brave paysanne a apporté, il y a quelques jours, à un relieur d'Yverdon, un psautier à relier, sur la couverture duquel on lisait l'inscription suivante :

« Ce psaume appartient à X. Il lui a été fait de cadeau par Monsieur le pasteur, pour l'encourager à chanter les louanges de Dieu à quatre parties. »

En douceur. — L'instituteur de ... — il vaut mieux taire le nom pour éviter une vilaine affaire — donc l'instituteur de X. était malade. Un municipal dirigeait l'école à sa place.

— M'sieu, demande un écolier, comment qu'y faut dire : *peus à peus* ou *peut à peut* ?

Le municipal, se grattant l'oreille :

— Eh bien... mon ami, pour parler correctement, il faut dire *peut à peut*, mais *peus à peus* est plus *dout* à l'oreille.

On prend où il y a.

Nos bons voisins de Genève, Neuchâtel, Fribourg et Valais ont coutume, dans leurs journaux, d'arrondir leur petit domaine au détriment du territoire vaudois.

Ainsi les Genevois reculent volontiers leur frontière jusqu'à Nyon. Les Neuchâtelois font main-basse sur Concise, Grandson, Ste-Croix, Yverdon, même. Avenches, Payerne, Cudrefin, Chevroux sont enrôlés par les Fribourgeois, sous la bannière noire et blanche. Les Valaisans ajoutent à leur écu des étoiles qui représentent Lavey, Morcles, Bex et même Aigle.

Quand quelqu'un a du bien, les voisins en profitent. Un pour tous, tous pour un !

FENIMORE COOPER A LAUSANNE

FENIMORE Cooper, venant de Payerne, à la fin de l'automne de 1828¹, fit son entrée à

Lausanne au moment où arrivaient, dans une calèche attelée de six chevaux, la grande duchesse Hélène de Russie et sa fille Marie, âgée de quatre ans. Toute la population était dans les rues. Nombre de notables avaient endossé des uniformes, hollandais pour la plupart et constellés de crachats. A cette vue, Cooper ne put réprimer un mouvement de surprise et de blâme. Bien que la Constitution fédérale ait mis fin depuis longtemps au port des décorations, de la part de militaires ou de magistrats, il n'est peut-être pas sans intérêt de reproduire ici ce que l'auteur dit des hochets de la vanité.

« Plusieurs hauts personnages attendaient en grand uniforme le passage de l'altesse russe. Sur leur poitrine brillaient les insignes de toute sorte d'ordres de l'étranger. Je ne cacherai pas combien cette manifestation me choqua. Qu'une nation, même démocratique comme l'est le canton de Vaud, rende au membre d'une famille

couronnée les devoirs qui lui sont dus, rien de plus naturel, surtout quand la personne qui en est l'objet est une femme. Je ne demande pas que les représentants d'une monarchie aient le monopole du savoir-vivre ; loin de moi aussi l'idée de condamner le citoyen décoré de tel ou tel ordre par quelque souverain, pour autant qu'aucun grand principe ne soit lésé. Ne distribuons-nous pas nous-mêmes des diplômes d'honneur, des médailles d'honneur, des épées d'honneur ? Mais est-il concevable qu'un peuple tolère que ses hommes d'Etat se parent de plaques et de croix lorsqu'il a décidé de n'avoir plus rien de commun avec la noblesse ni avec les ordres de la chevalerie, lorsque chez lui les récompenses décernées aux plus méritants ne consistent qu'en des sommes d'argent ou en publiques louanges ! De deux choses l'une : ou bien les décorations ont quelque valeur, ou bien elles n'en ont pas. Si elles en sont dépourvues, les accepter équivaut à sacrifier un principe sans aucun motif. Valant-elles au contraire quelque chose, les serviteurs de l'Etat s'exposent en les recevant à être moins fidèles que par le passé au pays où de pareilles distinctions passent pour inconvenantes ou même dangereuses... »

L'approche de l'hiver contraint Cooper à quitter les bords du Léman plus tôt qu'il ne l'eût voulu. Il se décida à gagner Florence par le Simplon. Deux berlines louées à Berne devaient l'y conduire, lui et sa famille. Le voiturier et propriétaire des chevaux était un ancien dragon du nom de Gaspard, qui s'était couvert de gloire dans les campagnes de Napoléon. Cooper ne tarit pas d'éloges sur son compte. Jamais il ne rencontra automédon plus débrouillard ni plus complaisant. Quand les voyageurs traversèrent la contrée de Lavaux et de Vevey, il « fourrageait » dans les vignes à droite et à gauche de la route, jetant dans les voitures des monceaux de grappes dorées : « Cet honnête (?) Gaspard vendangea ainsi tout du long, sans que les vigneron s'en doutassent. »

Près de Chillon, le cocher maraudeur, apercevant le bateau à vapeur qui allait à Villeneuve, paria qu'il arriverait à cette cité avant lui et qu'il y retiendrait des chambres pour ses maîtres avant que les passagers n'eussent débarqué. Et il gagna sa gageure. Mais, toutes les remises étant encombrées, il dut abriter ses berlines à l'église.

Passionné de canotage, ayant navigué sur la mer et sur une quantité de lacs et de rivières, Cooper fit sur le Léman quelques promenades en barque, ainsi qu'il l'avait fait sur les lacs de Thoune, de Zurich et des Quatre-Cantons. Il trouvait trop lourdes en général nos embarcations, passablement gauche la manœuvre de leur équipage, et s'étonnait que le Léman n'eût qu'un seul vapeur, alors que les eaux de l'Hudson étaient sillonnées déjà par une nuée de steamers élancés et rapides.

Entre Villeneuve et Bex, notre voyageur ne note rien de particulier. Saint-Maurice, où il déjeune, lui laisse de mauvais souvenirs. Elle n'était pas encore la propreté cité de nos jours. Au dire de Cooper, sa grand'rue faisait honte à la Suisse par ses immondices et l'aspect délabré de ses maisons. Mais ce qui l'attrista le plus, ce fut la vue d'une vingtaine de crétins se chauffant au soleil. Il s'étend en considérations philosophiques sur ces infirmes, est convaincu qu'ils sont redevenus à l'état animal et fournit la preuve que le corps et l'âme ne forment pas un tout indissoluble.

Passant au peuple valaisan, Cooper commença ironiquement cette phrase de l'écrivain Picot : « Les Valaisans, loin de désirer attirer l'attention du monde, sont jaloux de leur sécurité, de leur ignorance et de leur pauvreté même, qu'ils croient nécessaire à leur bonheur. »

« Les pauvres gens ! s'écrie notre auteur. Pour

eux, la soif de l'or n'est pas encore une vertu ; ils ne considèrent pas comme un honneur d'avoir des maisons plus confortables que les leurs, ne se disent pas que de ruiner son voisin est le comble du génie, ni que la vraie virilité se manifeste dans l'âpre recherche des joasances matérielles. Cependant, tout humbles et effacés qu'ils sont, ils ont combattu victorieusement contre les légionnaires romains pour la défense de leur liberté, et si, après des luttes désespérées, ils ont été vaincus par les armées françaises de 1799, c'est qu'ils furent pris par la famine... »

« Maintenant que Napoléon a fait passer une grande route à travers leur pays et mis en pleine lumière les avantages du Simplon, maintenant qu'y rouent chaque jour les voitures des voyageurs riches, il est à croire que les Valaisans ne se confineront plus dans leur isolement et qu'ils comprendront cette vérité essentielle, à savoir que les temps de la suprématie commerciale sont venus. »

Cooper a été un peu déçu par les paysages au nord du Simplon. Il semble qu'il en attendait davantage d'après les descriptions qu'il en avait lues. Tous ses éloges, il les accorde au versant méridional, notamment aux gorges de Gondo. Peu de jours après les avoir traversées, il admire encore une fois les Alpes, du haut du dôme de Milan, et adresse un dernier adieu à la Suisse, où, dit-il, il a passé quelques-uns des mois les plus heureux de sa vie.

A cause du facteur. — Une jeune fille du Gros de Vaud, en place à Lausanne, reçoit l'autre jour une lettre de sa mère. Au bas de cette lettre le post-scriptum suivant :

« Quant tu m'écriras sur une carte-correspondance, mets-la dans une enveloppe. Tu connais la mauvaise langue de notre facteur. Il n'a pas besoin de connaître nos affaires. »

In extremis. — Un candidat en médecine passe son examen devant plusieurs princes de la Faculté. L'un d'eux lui pose cette curieuse question :

— Que feriez-vous lorsqu'il n'y aurait plus d'espoir et que votre malade en serait à l'article de la mort ?

Le candidat, après un moment de réflexion :

— Ma foi, maître, je vous enverrais chercher.

LA « ROMANDE » DE BALE

Au *Conteur vaudois*,

Mes chers confrères,

Né m'écriviez-vous pas, — il n'y a pas si longtemps — votre regret presque quotidien de voir les Suisses romands, Vaudois ou Genevois, Neuchâtelois ou Fribourgeois, se diviser pour de mesquines rivalités ou de futile chicanes ? Vous observiez, vous aussi, qu'ils ont un fond commun de traditions, un tempérament fort pareil, et qu'ils sont un petit peuple à part, logé entre la France et l'Allemagne. Vous concluez de tout cela, avec une justesse très louable, que, dans l'intérêt de la Suisse entière, il serait excellent que les Suisses romands marchassent un peu mieux la main dans la main.

Je songeais à tout cela, en rencontrant à la Société romande de Bâle des Suisses romands très nombreux, et si contents de se retrouver ensemble, eux Welches, qu'ils en oubliaient les querelles de leur clocher. Et l'histoire de ces deux frères me revenait, qui s'étaient, au foyer paternel, querellés chaque jour jusqu'à leur vingt ans, et qui, plus tard, en se retrouvant sur terre allemande, se découvraient pour la première fois, parmi les étrangers, véritablement frères. Non pas, et de loin, que les Suisses romands aient jamais été des frères ennemis. Ce ne sont que des frères querelleurs, qui se sentent frères, tout simplement, au jour où leur

¹ Voir le *Conteur* du 9 janvier.

destin en sème quelques dizaines en pays dissemblable. Et Bâle n'est qu'à quatre heures et demie d'express de Lausanne!

C'est un Vaudois justement, M. Bonard, un de ces montagnards de la Vallée de Joux, qui sont le nerf du bon pays de Vaud, qui, le premier, eut l'idée de la « Romande ». Il fit mieux, il la fonda. L'ayant fondée, il en demeura un des membres les plus ardents à la besogne et, lui qui en est sans doute le doyen d'âge, un des plus jeunes. A Diogène, qui cherchait un homme, un convaincu et un vivant, on eût pu présenter notre ami Bonard. Diogène eût soufflé sa lanterne.

Les détails qui suivent, mon excellent confrère Junod veut bien me les laisser prendre dans l'intéressante notice qu'il a consacrée, le premier, à la Société romande (*Patrie suisse*, du 2 septembre 1908) :

« On baptisa la Société naissante du nom de Société chorale et littéraire de Bâle. Quelques jours après sa fondation, elle comptait 25 membres actifs et 2 membres passifs. Durant quelques années, ce chiffre ne s'accrut guère, malgré le nombre relativement élevé de Suisses français habitant l'antique cité des bords du Rhin. La froideur apparente que rencontrait la jeune société tenait en grande partie à une circonstance tout extérieure. D'aucuns se figuraient, en effet, que pour faire partie de la *Société chorale et littéraire romande*, il était indispensable d'être né musicien ou bien de cultiver les muses. Tel était, au moins, le motif invoqué par la plupart de ceux qui se tenaient à l'écart. Le remède était simple, encore qu'il fallût le trouver !

« Une ère nouvelle s'ouvrit pour la « Romande » lorsqu'en 1906 elle plaça à sa tête un jeune Genevois, très actif et intelligent, M. William Reymond-Risser. Il comprit l'erreure de tactique commise par les fondateurs de la « Société chorale et littéraire ». Aussi, aidé du comité, entreprit-il de réorganiser la Romande sur des bases nouvelles. Les travaux préparatoires durèrent quelque temps. Le 13 avril 1907, l'assemblée générale vota à l'unanimité les nouveaux statuts élaborés par le comité secondé d'une commission. »

Aimez-vous l'histoire exacte ? En voilà. Notez encore que la Société chorale et littéraire se débaptisa en 1907 et devint la *Société romande de Bâle*. Les adhésions ne manquèrent pas, et la « Romande », aujourd'hui florissante, compte 240 membres, dont 90 actifs.

Elle a ses sections : un groupe littéraire déjà notable, tout nouvellement réorganisé, et qui aspire à devenir le centre de la vie littéraire suisse-française à Bâle. Je n'ai pas le droit d'en dire davantage. La section de chant, de son côté, décrocha au concours de Bienne, le 28 juin de l'an dernier, une première couronne de laurier. Dirai-je que son directeur est le professeur auversois van der Dies, dont le talent est connu. L'orchestre... je crois qu'il est, pour l'heure, en vacances ! Quand les musiciens, à la Romande, seront en nombre, nous ne nous contenterons plus d'un orchestre pareil à l'Université de Salamanque, qui chôme dix mois sur douze. Et toute « la Romande », enfin, est présidée par un Vaudois — à tout seigneur tout honneur — le professeur E. Dubrit, un de ces Vaudois de bonne roche, en qui la bienveillance du cœur s'unit à la sûreté de l'intelligence. Ce « præses » est un professeur excellent qui a su rester un bon Vaudois, tout simplement. Il ne sera jamais le Castro de la Romande !

Il faut m'arrêter. La Romande a ses fêtes, son Noël, où les enfants, qui sont ses cadets, ont leur riche part de joie et de butin ; sa soirée choucroûte, à la fin de l'hiver, la seule de ses fêtes où les dames ne soient pas conviées, et une charmante fête familiale d'arrière-automne, qu'on termine, le dimanche après-midi, par une promenade en troupe vers le château de Bott-

mingen, où l'on regarde les cygnes errer dans un étang mélancolique comme un étang de Lorraine. La « Romande », tour à tour, travaille et s'amuse. Elle excelle à l'un et à l'autre. Elle a ses grands amis, qui lui donnent, de temps à autre, ce que leur plume ou leur arachet a trouvé de meilleur ; c'est le violon d'Étienne Berthoud ou une conférence de Benjamin Vallotton. Mais il faudrait que tous les Suisses romands de Bâle, tous ceux qui sentent le besoin d'une vie intellectuelle et d'une société où trouver des camarades de langue et de sensibilités pareilles, vinssent se rallier à elle, qu'ils ne soient ni trop modestes, ni trop présomptueux et qu'ils n'objectent ni leur propre incapacité, ni les imperfections de la Romande. Car la Romande, à l'égal de toute association, ne vaudra jamais que ce que vaudront ses membres.

PAYSAN DU SEYON.

La livraison de *janvier* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Tolstoï et les doukhobors, par Michel Delines. — Latins et Germains. Roman, par G. Aubert. — Un poète bilin-gue. Mme Hélène Lapidoth-Swarth, par Louis Bresson. — Huit jours au pays des geysers, par A. Reitzel. — Mathilde Wesendonk, d'après la correspondance de Richard Wagner, par Frank Choisy. — Le roman d'une jeune fille à la vieille mode, par Manuel Gouzy. — L'avenir prochain du monde, par Ed. Tallichet. — Variétés. Les chemins de fer et l'économie politique, par C. Scherer. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, américaine, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 4, Lausanne.

SALUTS ET SALUTS

UNE bonne vieille dame — de celles justement dont parle Philippe Monnier dans la lettre-préface que nous avons reproduite il y a deux semaines — se plaignait l'autre jour que les « gens d'aujourd'hui ne sachent plus saluer ».

« Les jeunes gens, disait-elle, n'ont plus aucun respect pour les vieux. Il est vrai que les grandes personnes ne leur en donnent guère l'exemple. Aussi quand j'entends les parents se plaindre que leurs enfants n'ont pas pour eux les égards que l'on doit, quoiqu'il arrive, à père et mère, je me dis qu'en somme ils ne font que récolter ce qu'ils ont semé. »

« A peine aujourd'hui, continua-t-elle, les messieurs soulèvent-ils leurs chapeaux à la rencontre d'une connaissance. Ils passent raides, froids, secs, et ne se donnent même pas la peine de regarder la personne qu'ils saluent. Oh ! je me hâte de le dire, il en est bien de même pour les dames. Où donc sont-ils, les saluts de jadis, respectueux, gracieux, avec leur petit sourire aimable : c'était comme à la salle de danse ? »

Et la bonne vieille dame poussait un long soupir de regret sur la fuite du temps et l'inconsistance des choses d'ici-bas.

*

Il y a du vrai ; la civilité s'en va, noyée dans le tourbillon des affaires, dans la fièvre incessante de la vie moderne. On n'en verra bientôt plus, de ces bons vieux qui vous saluent au passage d'un aimable sourire : « Bonjour, monsieur, vous salut bien ! » ou « Tous mes respects ! », ou bien encore « Mes hommages ! », alors même qu'ils sont les plus âgés.

Il en est qui font même trop consciencieusement les choses.

Un vieux monsieur, professeur, croyons-nous — il a toujours une serviette ou un livre sous le bras, et ce n'est pas, comme beaucoup, pour la forme — à qui nous eûmes l'honneur d'être présenté un soir, au sortir d'une conférence, est de ceux-là. Nous nous faisons presque un scrupule de le saluer quand le hasard nous place sur son chemin, tant il met de civilité dans sa réponse. C'est toute une affaire !

Le bon vieux, tout blanc, tout petit, tout ratatiné, un peu voûté sous le joug des ans et

l'excès d'une modestie peu commune de nos jours, le chef vacillant, mais l'œil encore vif, s'en va trotinant le long des murs, absorbé dans ses pensées.

Que quelqu'un soudain le salue au passage, alors il sursaute, il se retourne, il change de bras sa serviette ou son livre, il prend son mouchoir, il se mouche, il ôte son gant, il tire son chapeau bien bas, s'incline avec grâce, esquisse un adorable sourire et, d'une voix un peu chevrotante mais d'une aménité exquise : « Bonjour, monsieur, tous mes respects ! »

Et si la pluie ou la neige oblige le bon vieux à se charger encore d'un parapluie, alors la scène est inénarrable.

Il va sans dire que souvent la personne au salut de laquelle il a répondu n'a rien vu de ce petit manège ; elle est déjà bien loin.

Et le bon monsieur, encore arrêté et à demi tourné en arrière, remet lentement, posément, tout dans l'ordre normal, puis reprend sa course de souris le long des murs. Alors, il nous semble l'entendre marmotter, en hochant la tête, suivant l'habitude familière aux vieillards : « Mais il m'avait paru que ce monsieur m'a salué ! » ou bien : « Mais c'est curieux, ce monsieur m'a salué ; je ne sais pas qui c'est. Je n'ai pas eu le temps de me le remettre, il a passé si rapidement... Comme la vie est drôle, aujourd'hui. »

Puis après ce soliloque, il reprend, toujours trotinant, le cours interrompu de ses pensées, qui le reportent instinctivement à l'époque où les gens n'avaient pas le feu au derrière, selon l'expression populaire, et où ils prenaient le temps de se saluer au passage d'un bonjour et d'un sourire.

J. M.

FAVEY ET GROGNUZ.— Une nouvelle édition de cette amusante brochure est projetée ; elle paraîtra aussitôt que le nombre des souscriptions sera suffisant pour couvrir les frais de publication. — On s'inscrit au bureau du *Coniteur vaudois* ou chez M. S. Henchoz, éditeur, Lausanne.

Questions et réponses.

La réponse à la question posée dans notre numéro du 2 janvier est : une prune.

Nous avons reçu 59 réponses, toutes justes. La prime est échue à M. Henri Blanc, fils de M. Blanc-Décomaz, à Vers-chez-les-Blanc.

Théâtre. — Spectacles de la semaine : Dimanche 17 janvier, en matinée : *L'As de Trèfle*, drame en 5 actes et 8 tableaux, de Pierre Decourcelle. En soirée : *Sherlock Holmes*.

Mardi 19 et jeudi 21 : *Le Misanthrope*, pièce en 5 actes, en vers, de Molière. — La semaine prochaine sera donc une semaine classique et nous pouvons dire que, cette année, Molière trouvera en nos artistes des interprètes dignes de lui.

Kursaal. — En attendant la Revue annuelle, les attractions ne chôment pas.

Programme pour la matinée de dimanche et la semaine : Les Diés, danseurs cosmopolites ; M. Ridon, comique ; Egon Sowini, manipulateur de fleurs naturelles, une nouveauté ; les deux Rajudina, patineurs jongleurs excentriques ; Mme Franco, chanteuse ; le trio Ohios, acrobates burlesques ; Hoil-Swed, équilibriste suisse ; au Vitographe, vues superbes et nouvelles.

Lumen. — Le théâtre « Lumen » vient de commencer la projection des vues du cataclysme de la Sicile, prises par un opérateur spécial envoyé sur les lieux. Cet opérateur a cherché à reproduire les scènes les plus palpitantes.

Le théâtre « Lumen » donnera de nouvelles vues au fur et à mesure qu'elles lui parviendront. Puis, pour compléter ce programme sensationnel, la direction y a ajouté des vues de la Sicile, prises avant la catastrophe.

Draps de Berne dans 25 nuances et qualité supr., chez Walther Gygax, fabricant, Bleienbach. Demandez échantillons. (H7562J.

Redaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT
Lausanne — Imprimerie AMI FATIO.